

L'éclat  
(presque)  
inaltérable  
du «miracle  
grec»

*Le Monde* des livres, p. 2-3, Dossier, 30 juin 2023

Un numéro  
de la revue  
« Critique » et  
les nouvelles  
éditions de textes  
classiques sur  
l'«exceptionnalisme  
grec» montrent  
combien la Grèce  
antique continue à  
nous inspirer,  
intellectuellement,  
culturellement et  
politiquement

NICOLAS WEILL

**A** quoi sert la Grèce antique?», se demandait Roland Barthes en 1974. Question d'autant plus sarcastique, remarque en reproduisant le propos Philippe Roger, directeur de la revue *Critique* (dont le numéro de mars s'intitule «Neuf comme l'antique. La Grèce ancienne au présent»), que le premier écrit barthésien connu avait pour titre: *Evocation et incantations dans la tragédie grecque* (1941; récemment réédité aux Classiques Garnier, 172 p., 25 €). S'il est vrai que Barthes s'est éloigné du monde grec, lui préférant la littérature moderne, ses débuts intellectuels furent marqués par la pratique du théâtre antique à la Sorbonne et des séjours dans le pays d'Eschyle et d'Alexandre. «Faire du grec au lycée en dépit de l'ennui des versions, ce pouvait être se rapprocher métonymiquement d'une autre sexualité», confia-t-il.

Nul doute que l'idéal d'une relation apaisée à la nudité des corps, au-delà des pudeurs accumulées par le monothéisme, contribue à l'attrait durable de la civilisation hellénique, appréhendée moins dans les écrits qu'elle a légués que dans sa sculpture et parfois sa peinture. A travers la forme du péplum, la culture populaire contemporaine a perpétué cette fascination du corps héroïque tendu par l'effort physique et sportif. Au début des années 2000, le genre a

d'ailleurs connu un retour en grâce au cinéma avec, entre autres, *300*, de Zack Snyder (2006), évoquant le sacrifice des Spartiates à la bataille des Thermopyles (480 av. J.-C.), ou *Gladiator*, de Ridley Scott (2000).

Mais l'étrange affinité élective que les Européens et les Américains entretiennent avec la Grèce et sa culture ancienne ne se réduit pas à la séduction de la chair exposée sans entrave. La référence grecque conserve aussi une étonnante résistance du point de vue intellectuel et politique, en dépit des efforts entrepris depuis les années 1960 par une «école de Paris» dont les représentants les plus illustres sont les hellénistes Jean-Pierre Vernant (1914-2007), Nicole Loraux (1943-2003), Pierre Vidal-Naquet (1930-2006), Marcel Detienne (1935-2019) ou Florence Dupont. A l'«exceptionnalisme grec», tous ont voulu substitué une lecture ethnologique et comparatiste du passé dit classique. Malgré leur travail, et alors que l'enseignement du grec recule inexorablement au lycée et à l'université, l'éclat du «miracle grec» en tant que modèle esthétique et politique demeure vivace.

C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec *Histoire de l'art dans l'Antiquité* (1764), de l'Allemand Johann Joachim Winckelmann, opportunément réédité aujourd'hui, que l'attrait sensuel et la séduction intellectuelle de la Grèce se sont noués. Winckelmann (1717-1768), l'un des inventeurs de l'histoire de l'art moderne et l'inspirateur du néoclassicisme, tenta pour la première fois de définir l'unité spirituelle de l'art spécifiquement grec en scrutant les statues, vestiges, inscriptions et copies tardives chez les cardinaux collectionneurs de Rome, où il séjournait. Il sut aussi enrichir ses descriptions savantes d'une saveur pleine d'érotisme contenu. «Dans l'Apollon [du Belvédère], écrivait-il par exemple, image de la plus belle divinité, les muscles sont d'une grande douceur, comme du verre fondu, soufflé par vagues à peine visibles et plus sensibles au toucher qu'à la vue.»

Le philologue et philosophe romantique allemand Friedrich Schlegel (1772-1829), dont on vient de retraduire en français *L'Etude de la poésie grecque* (1795), a appliqué à l'art lyrique et dramatique des Grecs les idées de Winckelmann sur la statuaire. Comme ce dernier, il relie le goût grec pour la beauté au culte de la liberté, censé culminer dans l'Athènes démocratique du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. «La franche nudité des Grecs et des Romains dans la vie et dans l'art, affirme-t-il, n'est pas une grossièreté animale, mais simplicité candide, humanité sans préjugés et franchise républicaine.»

Cependant, chez Schlegel, cette Grèce idéalisée et essentialisée est un contre-type servant à dénoncer la littérature de son temps, fonction qu'elle exercera longtemps après lui. Son intérêt pour les

tragiques athéniens vient souligner, par contraste, le caractère « artificiel » de la poésie depuis le Moyen Âge. Autant l'art grec, pense-t-il, est « objectif », « naturel » et même « naïf », autant l'art moderne se révèle écartelé entre la recherche d'un inaccessible absolu et la particularité individuelle. « La rime semble être une caractéristique de la dimension artificielle dès l'origine de notre formation esthétique », affirme ainsi Schlegel à propos de Dante. Par contre, « en Grèce la beauté se développait (...) pour tout dire à l'état sauvage. Sous ce ciel favorable, les arts plastiques n'étaient pas le résultat d'une dextérité apprise, mais nature originelle ». De même, Karl Marx parle en 1859 des Grecs comme d'« enfants normaux », expliquant dans son *Introduction à la critique de l'économie politique* la jouissance esthétique toujours vivace que procure

### L'étrange affinité élective que les Européens et les Américains entretiennent avec la Grèce et sa culture ancienne ne se réduit pas à la séduction de la chair exposée sans entrave

leur art par « le charme éternel d'un stade à jamais révolu ».

Que le passé grec soit arraché à l'histoire et érigé en norme afin de dévoiler les déviations du présent tient peut-être à la conception, chez Winckelmann, d'une culture grecque ancienne purement autochtone. Une singularité qu'il explique, comme Montesquieu, par le climat mais aussi par la liberté politique unique qui y prévalut. « La façon de penser des Grecs libres dut être très différente de celle des peuples dominés », estime Winckelmann. Le philhellénisme allemand naissant construit donc une image sublimée

de la Grèce autour de la beauté et de la langue. Mais celle-ci prend d'emblée une signification politique.

Ce type d'usage n'a pas cessé depuis, même si l'Antiquité, esclavagiste et violente, n'a plus désormais le caractère exemplaire qu'elle pouvait revêtir à l'époque de Winckelmann et de Schlegel. Romain Brethes en est conscient. Professeur en classe préparatoire au lycée Janson-de-Sailly, il anime également à Sciences Po un séminaire sur le thème « De la crise démocratique à #metoo : les enjeux contemporains au miroir de l'Antiquité ». Il entend pratiquer une « réception critique » des temps anciens qui doit servir à mettre en perspective et décentrer nos réflexions brûlantes sur la race, l'esclavage, la dette, fût-ce « dans une situation où la crise des humanités est certaine ». Une crise qui menace leur existence même dans le monde académique.

Ainsi, aux États-Unis, un professeur de *classics* (« belles lettres ») à l'université de Princeton, Dan-el Padilla Peralta, a-t-il fait sensation, en février 2021, en doutant dans le *New York Times* que les lettres classiques puissent être en mesure de se défaire d'une réputation « de discipline élitiste, enseignée et étudiée en grande majorité par des hommes blancs ». La pratique des « humanités » aurait servi de soubassement à la science des races, au colonialisme, au nazisme et autres fascismes du XX<sup>e</sup> siècle. Pour Padilla Peralta, l'avenir de son propre domaine est mis en jeu, à moins que celui-ci ne s'arc-boute sur le discours des dominés. Conséquence de cette controverse : l'université de Princeton a renoncé à exiger des étudiants de *classics* la connaissance du latin et du grec.

Cette décision a été discutée par l'antiquisant français Pierre Vesperini dans son *Que faire du passé ? Réflexions sur la cancel culture* (Fayard, 2022). « Quiconque

vit une histoire d'amour avec un étranger ou une étrangère le sait très bien, tant que vous ne connaissez pas la langue de la personne que vous aimez, il vous manquera toujours quelque chose pour la comprendre », objecte-t-il. Pour lui, c'est le caractère scientifique des études gréco-latines qui risque d'être ainsi sacrifié au souci légitime de lutter contre le racisme, en particulier aux États-Unis.

Dans *Le National-Socialisme et l'Antiquité* (PUF, 2008), l'historien Johann Chappoutot a suivi de près les conséquences au XX<sup>e</sup> siècle de l'exaltation des Grecs par les poètes et les philosophes allemands. Celle-ci n'aboutit-elle pas à la réappropriation de l'héritage hellénique par les nazis, dont le grand philosophe, suggère-t-il, aurait été Platon plutôt que Nietzsche ? Il situe la source du phénomène en partie chez Winckelmann : « La gens [famille] des lettres allemandes revendique la redécouverte de la Grèce et en tire des conclusions exclusivistes », écrit-il.

Mais si l'on peut repérer des points de passage entre le nationalisme exacerbé et l'enthousiasme de romantiques comme Hölderlin, suggérant dans *Patmos* (1802) qu'il appartenait aux seuls Allemands de relever le génie grec, d'autres legs sont possibles. Consulté par « Le Monde des Livres », le spécialiste d'histoire antique Paulin Ismard avance que la Grèce prend chez les Allemands du siècle des Lumières, et pour longtemps, ce « pouvoir de produire de l'utopie, un idéal ». En s'identifiant à la Grèce de Périclès, les poètes et les philosophes allemands font sentir leur divergence avec une France associée, dans leur esprit, à la Rome de César.

Si la pertinence scientifique de leurs ouvrages, estime encore Paulin Ismard, s'est étioyée avec le temps, et si les spécialistes actuels se veulent en rupture avec les conceptions évolutionnistes d'un Winckelmann, qui tient que la Grèce classique (V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles av. J.-C.) constitue une sorte d'apogée, « il reste

*intéressant de les lire maintenant comme monuments historiques de la philologie qu'ils laissent en héritage et qui demeure le nôtre.*

Du reste, les hellénistes les plus circonspects continuent à extraire des exemples du monde de la Grèce antique. Ainsi, dans le numéro de *Critique*, Pierre Judet de La Combe, traducteur d'Homère, tout en se montrant conscient de la brutalité sans remords qui s'étale dans l'*Iliade* à travers la colère meurtrière d'un Achille, juge que l'«*une des caractéristiques remarquables de la mythologie grecque est qu'elle exclut tout fondamentalisme. Rappelons que dans la Grèce ancienne il n'y a jamais de guerre de religion*». Même chancelant, le modèle grec fonctionne encore. Et, dans un univers occidental qui prend ses distances avec la culture judéo-chrétienne, il n'est pas exclu qu'il retrouve une nouvelle pertinence, aussi insolite que paraîtra la réponse future à la question posée jadis par Roland Barthes. ■

**HISTOIRE DE L'ART DANS L'ANTIQUITÉ**  
*(Geschichte der Kunst des Alterthums),*  
**de Johann Joachim Winckelmann,**  
*traduit de l'allemand*  
*par Dominique Tassel, introduit*  
*et édité par Daniela Gallo,*  
*Klincksieck, «Les mondes de l'art»,*  
*928 p., 27,90 €.*

**L'ÉTUDE DE LA POÉSIE GRECQUE**  
*(Über das Studium*  
*der griechischen Poesie),*  
**de Friedrich Schlegel,**  
*traduit de l'allemand, introduit*  
*et édité par Alain Muzelle,*  
*Les Belles Lettres, «Bibliothèque*  
*allemande», 208 p., 29 €,*  
*numérique 20 €.*

**« NEUF COMME L'ANTIQUÉ.**  
**LA GRÈCE ANCIENNE AU PRÉSENT »,**  
*« Critique », n° 910, mars 2023,*  
*Minuit, 272 p., 14 €.*